

DANSE

BOUCLE Avec dix danseurs de Rosas et "Music for 18 musicians" de Steve Reich, Anne Teresa De Keersmaecker crée "Rain", fidèle à elle-même, à ses schémas et au compositeur phare de ses débuts

Mutatis mutandis

"Rain" par Rosas, jusqu'au 14 janvier à Bruxelles, la Monnaie. Tél. 070.233.939.

Un flux, un souffle, un continuum. Que l'on parle de cette création en soi ou dans l'ensemble de l'œuvre d'Anna Teresa De Keersmaecker, que l'on évoque la musique archiprésente ici ou le mouvement-signature de Rosas, c'est cela : un tout et ses variations, une vague et les chemins qu'elle laisse derrière elle avant d'à nouveau les submerger.

Constant dans l'univers bâti depuis près de vingt ans par la chorégraphe – rappelons le fondateur "Fase, for movements to the music of Steve Reich" en 1982 –, le couple danse-musique a certes connu depuis des relations tierces, disons intraconjugales (avec le cinéma dans "Woud" et son ravissant "Tippeke"; avec la parole aussi : amorce dans ce court métrage, développement dans "Just before", "I said I" et "In real time"). Plus un mot ici. Le couple se retrouve : fusion implacable et inconditionnelle. Pas un mot sinon ceux qui, quand même, ont en amont nourri "Rain". Récit homonyme d'une innocence noyée par la jeune romancière néo-zélandaise Kirsty Gunn, ce texte fut fourni par une des danseuses comme un "point-charnière" sur la structure de "In real time". Le titre est resté, et dans l'esprit des danseurs un chapitre portant sur la respiration artificielle, quand dans leur corps battait le souvenir de la pièce précédente.

ROSAS OSE LE ROSE

Car au-delà de la rupture que représente ce retour à la "danse pure", une continuité certaine fut

le ferment de "Rain". Dans la vague précisément, le groupe des danseurs, leurs échappées en solos, duos, trios. Dans un espace structuré circulairement par un arc de cordes tressées; sur un plateau couleur chair où les repères s'affichent comme les signalisations d'un chantier; sous des lumières qui vont du caressant au franchement éclatant, au fuchsia, au turquoise (on doit au très inspiré Jan Versweyveld ces décors et éclairages, tandis que les costumes signés Dries Van Noten rosissent à vue d'œil, et qu'une pluie de fleurs habille le vide laqué de la fosse d'orchestre), sept filles et trois garçons articulent une phrase qui, dans son unité, recèle ses propres hiatus, au gré des ambivalences et des contradictions.

Le changement dans le même : telle semble décidément la devise d'ATDK – sa "marque de fabrique". Le choix de "Music for 18 musicians" de Steve Reich y correspond pleinement, avec ses deux couches, pulsation rythmique et voix. Cette respiration globale, intense et opiniâtre, éteint les feux de la salle et lance le mouvement, l'épouse tout du long comme un tapis kilométrique aux motifs infimes et parfois surprenants. Son extinction pourtant, au bout d'une heure et quart, n'y met pas fin tout de suite, et ce silence est beau quand l'habitant encore pour un instant les corps.

Spirale, flux et reflux, figures favorites de la troupe, font onduler ce "Rain" et y taillent des segments dont l'épiphanie à nos yeux se profile, dans l'ombre d'un rayonnement pourpre, en une scène devenue cadran, dont les danseurs, d'une marche fière et ludique, forment le rayon rotatif et changeant.

MARIE BAUDET



Sur fond acoustique constant, les segments de "Rain" dans le cycle Rosas.